

Question d'à côté

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 24

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217276>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Quemet ! l'è tè, Pequatiùdra, que tè prominne sein ta cervalla ! Vein avoué mè la queri.

— Na, repond Pequatiùdra, n'ein è pe rein fauta. M'ant met dein lè tambou.

* * *

N'eimpatse que Pequatiùdra l'a faliu retornâ à l'èpèteau po onna bougreri quemet l'autra. N'avâi pas pi tant de mau et lo tsapplia-brè l'amâve bin et lo pregnâi avoué li ti lè coup que faillâi fère n'opérachon — quemet desâi — po teni lè tsambe et reportâ lè malâdo.

On coup, lo mândzo l'avâi z'u 'n'opérachon dians-trameint casuel. L'avâi eimpougnî lo malâdo, et sé pas cein que lâi avâi pas rongnî : dautrâi tsambe, dou bré, lo fédzo, lo félin, la mâiti dâi boui et lo resto. Quand l'eut bôtî, ie crie :

— Pequatiùdra, tè faut remettre lo malâdo dein son lhi.

Pequatiùdra vouâite clli l'affère et fâ dinse âo mândzo (l'è veré que Pequatiùdra n'avâi min de cervalla !).

— Mâ, dite-vâi, monsu lo mândzo, lo quin de clliau bocon faut-tè remettre dein lo lhi ? Sant asse gros l'on que l'autro !

Marc à Louis, du Conteur.

COUP DE FOUDRE ET COUP DE THÉÂTRE

Respectueusement dédié à M. A. Balli.

I

L'HOMME étant tout au plus un animal supérieur, il serait prétentieux d'affirmer qu'il est un animal parfait, cependant, je ne crois pas manquer à la vérité en assurant que le héros de mon récit est, lui, un parfait animal. D'ailleurs, vous en jugerez.

Il y a 24 ans, lorsque le moment était venu de baptiser notre homme, alors bébé, ses parents avaient décidé de l'étiqueter d'un nom qui contienne à la fois de la rudesse, de l'élan et de la poésie. On hésita longtemps entre Achille, Hercule, Annibal et Nabuchodonosor, mais enfin, pour satisfaire au désir d'une tante admiratrice d'Attila, roi des Huns, on accepta d'appeler le nouveau-né Attilo.

II

A l'époque où commence la présente histoire, Attilo revient de Milan. Le costume impeccable, le pli du pantalon irréprochable, les souliers cirés, il se pavane. C'est un jeune homme riche, plein de fatuité, traitant les femmes à la légère, se vantant d'en être adoré sans toutefois s'attacher à elles. Bon garçon, il a le cœur sur la main et l'esprit probablement dessous, car on n'en distingue pas chez lui. Plus on l'examine, plus on comprend son succès auprès du beau sexe. En effet, ce qui attire les âmes à lui, c'est 1° une superbe trousse de voyage, 2° deux magnifiques valises ornées de monogrammes gros comme ça !... je vous l'assure : gros comme ça ! Pour l'instant ces belles choses gisent à ses pieds, sur la plate-forme d'un tramway lausannois. Attilo rêve. A côté de lui, une jeune fille le regarde. Attilo, jouant l'indifférence, la regarde aussi. Ils se regardent. Elle, prend le coup de foudre. Lui, prend ses bagages, saute sur le trottoir et s'éloigne chargé, les bras tendus, en se retournant de temps à autre.

III

Au soir tombant, Attilo est demandé au téléphone. La demoiselle coup de foudroyée le prie de se rendre au « Central ». Il y court, il arrive, il entre, il la voit. Ils se déclarent leur affection mutuelle. Ils se pressent les mains. Lui, fou de joie, se passionne. Il implore un baiser, un seul. Elle répond par un non et par son nom :

— Je me nomme Colette, dit-elle, au revoir, revenez si vous le désirez.

Et ils se quittent.

IV

Le jour suivant, Colette éplorée se présente à son Attilo.

— Mon âme, qu'avez-vous ? s'écrie celui-ci.

— Ah ! Monsieur, je ne puis payer ma robe, et ma couturière va me la reprendre ! Tenez ! Je vole me précipiter au lac !

— Non ! Horreur !... Combien vous faut-il ?

— Soixante francs.

— Les voici.

Et Attilo étale l'argent avec le « geste du semeur ».

— Merci, monsieur.

— Embrassez-moi, au moins.

— Voilà...

— Oh ! pas sur le front, voyons ! Venez...

— Non, laissez-moi, Monsieur.

Et ils se séparent.

V

Les mois s'écoulaient. Colette, introuvable, doit être loin. Attilo n'ose pas s'avouer que l'on s'est moqué de lui. Dans le but d'oublier ses déboires, il travaille. Il devient docteur en droit. Alors il s'ennuie. Mais soudain, un beau matin, par une pluie battante, Colette réapparaît. Elle s'excuse de sa longue absence, couvre de baisers la tête parfumée d'Attilo, éternue à cause de la pommade, le saisit par le cou, lui caresse le bout des oreilles, lui lisse les cheveux, le drolote, le cajole, l'endort et ainsi se fait pardonner son brusque départ. Attilo ferme les yeux, sourit et nage dans le ravissement. Il soutient à ses amis qu'il n'est pas le moins du monde amoureux, ce qui ne l'empêche pas de se lever à minuit, de s'asseoir en chemise à la fenêtre, de pleurer d'attendrissement en s'entretenant avec les étoiles et la lune. Il considère Colette presque comme une fiancée.

VI

Un après-midi, Attilo mande la femme de chambre :

— Mademoiselle, lui dit-il, si Colette vient, dites-lui de m'attendre ici. Vous l'introduirez dans cette pièce, vous l'installerez sur le canapé, vous lui offrirez de ma part du thé et des gâteaux. Vous vous mettez à ses ordres et vous serez gentille. Hier, vous l'avez gâtée. Faites de même aujourd'hui.

— Oui monsieur.

Attilo s'en va, impatient d'être de retour auprès de la bien-aimée.

Une heure plus tard, son travail est enfin terminé. Attilo regagne rapidement son domicile, monte les escaliers quatre à quatre, arrête la domestique :

— Colette est-elle venue ?

— Oui monsieur.

— Où est-elle ?

— Partie pour Paris. Elle a emporté la trousse de voyage et les valises.

— Comment, les valises ?

— Oui monsieur, les valises.

— Mais, sapristi ! elles m'appartiennent, ces valises !

— Je m'imaginai que vous l'aviez autorisée à s'en servir.

— Jamais de la vie ! Songez donc : mes valises ! Ah ! la coquine ! elle m'a cambriolé pour 800 francs !

Attilo le conquérant, furieux, enragé, blessé, dégringole et gravit 29 fois les six étages de la maison, pour calmer ses nerfs, puis il se jette sur son lit d'un mouvement si brutal qu'il déchire ses bretelles !... des bretelles de 3 francs 50.

VII

Depuis cet événement Attilo tâche de se consoler : « Bah ! soupire-t-il, elle me chérissait trop, cette enfant ! elle n'a pas pu supporter l'idée de me quitter sans garder un souvenir de notre amour ! C'est compréhensible, en somme ! »

Le malheureux n'a jamais admis que cette femme ne l'avait pas aimé et que l'on s'était payé sa tête.

— Ah ! oui : l'on s'était payé sa tête, et qui sait ? ce n'était peut-être pas la dernière fois.

André Marcel.

Le ramasseur de « mégots ». — Dis donc, Jean, je te vois continuellement suivre M. X., conférencier.

— Pense donc, il donne des conférences contre l'abus du tabac et dans les milieux où il parle, tout le monde jette son cigare !

Question d'à côté. — Quelle différence il y a entre un train et une gare ?

— Le train se rend de gare en gare et la gare ne se rend pas !



L'ABBAYE DES « BOCANS »

Croquis grandsonnois.



part les enterrements, écrit-on de Grandson au Journal d'Yverdon, l'abbaye est la seule occasion souvent où nos bourgeois se rencontrent, aussi il en vient d'un peu partout. Il y a les anciens et les nouveaux bourgeois. Les anciens, ceux qui descendent de familles de vieille souche dont les noms sont intimement liés à la vie de la ville et de la contrée. Puis les nouveaux qui portent des noms qu'on prononce difficilement et qu'on écrit plus difficilement encore. Ils ont acquis droit de bourgeoisie pour quelques louis d'or et nous arrivent de la rude Bochie, de l'Arménie martyrisée de la belle Italie. Il y en a même un dont on n'a jamais su au juste d'où il nous était tombé, peut-être du pays mystérieux des... Alexandre !

Chaque famille avait ses traditions d'hospitalité et à telle table se retrouvaient toujours, d'année en année, les mêmes convives. Le menu aussi du grand dîner du samedi ne variait guère. Chez telle famille, on dégustait « le facon » qui n'avait de réelles qualités que si la feuille de chou venait du jardin Despland. Il y avait aussi la fameuse salade pommée du Montauban, laquelle était apportée en grandes pompes le vendredi soir... et qui était largement rendue le lendemain, par l'envoi, pour le « dix heures », d'un plat de jambon garni de persil et de petits cornichons. Quant au jambon lui-même le choix en était tout un poème ! C'était le bon vieux temps des diligences ; ces traditions s'oubliaient, se perdent, s'abandonnent, par le fait de la disparition de ces vieilles familles ou la dispersion de leurs descendants.

La narration des souvenirs va son train et en voici un. Une année, le grand François fut roi du tir. Passe encore de trinquer, mais trouver le centre de la cible à son âge — il avait bien 75 ans — on n'en revenait pas. Il fallut bien se rendre à l'évidence quand, à la troisième demande, le marquis montra pour la troisième fois le drapeau blanc, auquel il imprima même un mouvement circulaire pour marquer qu'il s'agissait d'un coup bien cent d'un beau « 20 ». On leva la mouche, percée à quelques millimètres du centre. Le conseil s'assembla, vérifia, échantillonna et dut proclamer roi le grand François. Les deux demoiselles d'honneur lui crochèrent sur le cœur le bouquet traditionnel, lequel était si volumineux cette fois qu'il n'en pouvait tourner la tête. On lui fit fête et le cortège du roi s'arrêta à toutes les pintes où de nombreuses douves furent séchées. Mais voilà qu'on apprit le lendemain que c'était un autre qui avait tiré dans la cible du grand François pour lui faire l'honneur d'un fameux chapelet d'or qu'il avait ambitionné toute sa vie !

La dame qui vendait les cocardes avait une gracieuse attention et décorait de fleurs et de ruban la fontaine aux armes parlantes de la Compagnie des Mousquetaires. Maintenant, la décoration florale est au balcon de notre palais communal : elle est encore, lecteurs admirez-la en ce beau mois de mai « mois des fleurs, mois charmant, mois vermeil des roses ».

La guerre et les tracasseries de nos hautes sociétés balistiques ont fait déplacer le centre de notre abbaye grandsonnoise : il nous en reste au moins un cortège.

Le cortège !... il a manqué de partir pour les Tuileries, fanfare en queue, mais une manœuvre savante l'a heureusement remis sur le bon chemin.